

## Chapitre 28 : Le décompte

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres.](#)

---

La terrasse de l'auberge du port sentait la résine des bois de construction qui séchaient dans le chantier naval voisin, mélangée à l'iode et à quelque chose de sucré qui venait d'une boulangerie fermée dont on devinait encore la chaleur dans l'air du soir. Les lanternes posées sur les tables projetaient une lumière chaude et jaune sur les visages, et en dessous, le port bruissait doucement — des voix lointaines, des coques qui grinçaient contre les quais, l'eau qui clapotait dans un rythme régulier et apaisant.

Izo avait commandé quelque chose de fort sans regarder la carte. Vista avait commandé quelque chose d'élaboré et en avait bu une gorgée avant de poser le verre pour se consacrer entièrement à la conversation qu'il venait d'entamer avec une femme à la table voisine.

La femme avait des cheveux noirs tressés sur l'épaule et un sourire qui suggérait qu'elle savait exactement ce qui se passait et qu'elle n'était pas opposée à le laisser continuer.

Vista déployait le registre complet. Izo le regardait avec l'expression de quelqu'un qui a assisté à ce spectacle suffisamment de fois pour en connaître chaque étape par cœur et qui continuait quand même à le trouver légèrement fascinant, de la façon dont on peut trouver fascinant un mécanisme d'horlogerie dont on comprend parfaitement le fonctionnement.

« Il va réussir, » murmura-t-il à Marco sans se retourner.

« Il réussit toujours, » répondit Marco.

« C'est légèrement déprimant. »

La Shizen rit dans sa tasse. Le soir était doux, le genre de doux qui n'arrivait que sur les îles du Nouveau Monde où la mer gardait la chaleur du jour et la restituait lentement après le coucher du soleil. Elle avait les jambes croisées sous sa chaise, les coudes sur la table, et quelque chose dans sa posture était différent de ce matin sur le pont — moins de vigilance, plus détendue profitant du moment. Marco l'observait se fondre dans l'instant présent, oubliant tous ses fardeaux.

Sa main était sur la table, à quelques centimètres de la sienne.

Pas dessus. À côté. Ce n'était pas un oubli.

La lumière de la lanterne faisait quelque chose à ses traits — les rendait plus doux, plus vivants,

différents de la lumière du matin sur le pont en combat. Elle avait relevé ses cheveux vaguement, quelques mèches dans le cou, et Marco évita soigneusement de regarder trop longtemps ce côté-là parce que ça ne l'aidait pas à maintenir une conversation normale avec Izo.

Ils parlèrent de choses ordinaires — l'île, les artisans qu'ils avaient croisés dans l'après-midi, une dispute que Haruta avait arbitrée entre deux membres d'équipage à propos d'un poulpe grillé dont la propriété était contestée. Izo raconta quelque chose de détaillé sur un tissu qu'il avait vu dans une boutique et qu'il avait regretté de ne pas avoir acheté, avec ce sérieux absolu qu'il avait dans les questions d'esthétique et qui faisait que personne ne riait jamais vraiment.

Marco répondit à Izo. Il écoutait — vraiment, pas en faisant semblant — mais une partie de lui regardait sans en avoir l'air. La façon dont la lumière de la lanterne posait une ligne dorée le long de la mâchoire de Sohalia. Les mèches dans son cou qu'elle n'avait pas rentrées. Ses mains autour de sa tasse — ces mains qu'il connaissait par cœur et qui, dans cette lumière, lui semblaient différentes, plus douces. Il détourna les yeux vers Izo avant qu'elle ne lève les siens.

Elle faisait pareil.

Il le sentait sans la voir le faire — cette attention périphérique qu'on développe avec quelqu'un qu'on connaît bien. Elle répondait à Izo, souriait à ce qu'il disait, mais parfois sa tête tournait très légèrement dans sa direction, juste assez pour attraper un détail — ses mains sur la table, le col de sa chemise, son profil — avant de revenir à la conversation. Chaque fois avec juste un battement de retard, cette fraction de seconde où elle se reconcentrait.

Une fois leurs regards se croisèrent.

Ce fut bref. Une demi-seconde, peut-être moins. Assez pour que quelque chose passe, pas assez pour qu'Izo le voie. Elle baissa les yeux vers sa tasse. Marco prit une gorgée de son verre.

Sous la table, son genou effleura le sien.

Elle ne bougea pas. Lui non plus.

Izo les regardait l'un après l'autre avec l'expression particulière de quelqu'un qui suit deux conversations simultanées — celle qui se dit à voix haute et celle qui se dit autrement — et qui ne commente ni l'une ni l'autre.

La nuit était tombée complètement. Les lanternes autour d'eux paraissaient plus chaudes, plus intimes. Le bruit du port s'était atténué, remplacé par les sons d'intérieur qui montaient des tavernes proches — des rires, de la musique, le tintement des verres. La femme aux cheveux tressés riait de quelque chose que Vista venait de dire, ce rire léger et sincère qui signifiait qu'il avait réussi la transition entre l'intérêt poli et l'intérêt réel.

La Shizen prit une gorgée de sa tasse et leva les yeux par-dessus le bord vers Marco.

Il la regardait déjà.

Elle ne détourna pas les yeux. Lui non plus. Deux secondes, trois — suffisamment longtemps pour que ce soit délibéré, pas assez pour être une déclaration. Puis elle reposa sa tasse lentement, et quelque chose dans ce geste ordinaire avait une attention supplémentaire, comme si elle mettait autant de soin à ce mouvement simple qu'à d'autres choses.

Marco déplaça légèrement sa main sur la table. Le bout de ses doigts toucha les siens.

Elle ne retira pas les siens.

À un moment Vista dit quelque chose à voix basse à la femme aux cheveux tressés, et celle-ci se leva. Il se leva aussi, posa sa serviette avec soin, et adressa au groupe un signe de tête qui était à la fois parfaitement poli et parfaitement sans équivoque.

Izo le regarda partir avec la résignation sereine d'un homme qui s'y attendait. Puis il se retourna vers Marco et Sohalia, les vit — la façon dont ils étaient assis, la façon dont leurs mains se touchaient sur la table, la façon dont personne ne parlait — et tira ses conclusions en moins d'une seconde.

« Je rentre, » dit-il en posant quelques pièces sur la table.

Il ne précisa pas pourquoi. Il n'en avait pas besoin.

Quand ses pas eurent disparu dans le bruit du port, la terrasse devint plus silencieuse. Parce que le monde autour d'eux venait de disparaître. Ils ne voyaient plus le ballet des serveurs, ils n'entendaient plus les clients rire. Il n'existait plus qu'eux. Marco tourna la tête vers Sohalia. Elle le regardait déjà, et dans son regard il y avait cette façon qu'elle avait de le regarder quand elle avait décidé quelque chose et attendait juste qu'il soit prêt à l'entendre.

Sa main recouvrit la sienne complètement sur la table, ses doigts entre les siens.

Aucun des deux ne dit rien pendant quelques secondes.

« On rentre aussi ? » finit-il par proposer, et dans sa voix il n'y avait pas d'urgence, juste une question posée simplement.

La Shizen serra sa main.

« On rentre aussi. »

La chambre d'auberge était petite et honnête — un lit, une fenêtre sur le port, une lampe à huile sur la table de chevet qui projetait des ombres orangées sur les murs de bois brut. Pas la cabine du Moby Dick avec ses cartes et ses responsabilités gravées dans chaque recoin. Pas les appartements royaux de Laugh Tale avec le poids de la couronne derrière chaque porte. Un

endroit neutre, sans mémoire, qui n'appartenait à personne et qu'ils pouvaient habiter quelques heures en laissant le reste dehors.

Sohalia s'en rendit compte au moment où la porte se referma derrière eux — ce clic du loquet, petit et définitif, qui séparait le dedans du dehors.

Elle s'arrêta une seconde, les yeux sur la pièce, et quelque chose se déposa en elle. Cette différence. Ce fait précis qu'il n'y avait pas de titre sur ses épaules ici, pas de rang, pas d'obligation. Juste elle et lui et trois semaines.

Trois semaines.

Elle se retourna vers lui.

Marco était appuyé contre le mur près de la porte, les bras légèrement croisés, et il la regardait avec ce regard particulier qu'il avait dans les moments où il lisait quelque chose sur son visage et n'en parlait pas encore. Sa chemise était entrouverte, la lampe projetait une lumière oblique sur son torse, et il avait cet air qu'elle aimait — ni pressé ni distant, simplement présent, en attente d'elle.

Le décompte avait commencé ce matin, sans qu'elle l'ait décidé, sans qu'elle l'ait voulu. Dans trois semaines, elle repartirait. Puis il y aurait presque six mois de distance, de voix dans un escargot, d'absence. Puis le combat contre Barbe Noire. Et après — si la chance était de leur côté — il y aurait un après.

Elle traversa la pièce vers lui.

La Shizen prit son visage entre ses mains — la chaleur de sa peau sous ses paumes, la légère aspérité de sa mâchoire sous ses pouces — et l'embrassa. Pas comme une question, comme une affirmation. Un baiser qui disait *je sais ce que je veux, je sais que c'est toi*. Elle le sentit répondre immédiatement, ses bras qui se refermaient autour d'elle, ses mains qui trouvaient ses hanches avec cette façon qu'il avait — ferme et précis, pas hésitant, il savait exactement où il allait. Il s'écarta du mur, et le poids de son corps contre le sien était quelque chose qu'elle avait manqué sans avoir trouvé le mot exact pour le nommer.

Elle voulait que chaque seconde compte. La pensée fut brève et elle la laissa guider ses mains vers les boutons de sa chemise, qu'elle défit lentement, pas parce qu'elle hésitait mais parce qu'elle voulait sentir chaque centimètre de tissu glisser sous ses doigts avant que ça cède. Le premier bouton. Le second. Elle prenait son temps délibérément, et elle le sentait retenir une légère impatience — cette tension imperceptible dans ses épaules, ce contrôle qu'il exerçait sur lui-même et qu'elle aimait précisément parce qu'elle savait comment le défaire. Le dernier bouton. La chemise glissa de ses épaules et tomba sur le sol avec un froissement doux.

Elle posa les paumes à plat sur son torse et remonta lentement. Les muscles roulèrent sous ses mains, souples et fermes, la chaleur de sa peau contre ses paumes, le relief du tatouage sous le bout des doigts. Elle connaissait ce chemin par cœur, chaque relief, chaque courbe. Elle

connaissait l'endroit juste sous sa clavicule droite où la pression de ses pouces le faisait expirer involontairement — cette expiration courte, presque inaudible — et elle s'y attarda, sentit le souffle chaud sur sa tempe, et continua. Elle traça avec les doigts la ligne du tatouage jusqu'à son épaule, remonta dans son cou, fit courir ses ongles légèrement le long de sa nuque — et sentit le frisson qui parcourut ses épaules, ce frisson précis qu'elle avait appris à produire et qui la satisfaisait à chaque fois, cette preuve concrète qu'elle le connaissait vraiment, que deux mois et demi de distance n'avaient rien effacé.

Il lui rendit la pareille avec la même précision méticuleuse.

Ses mains remontèrent dans ses cheveux d'abord, lentement, les doigts qui se glissaient jusqu'au cuir chevelu avec une pression douce et régulière qui lui fit fermer les yeux une seconde — cette chaleur qui irradiait de là vers le reste de son corps, cette façon qu'avait ce geste simple de la calmer et de l'allumer en même temps. Puis sa nuque, sa paume qui s'y posait à plat, ferme et chaude, et la chaleur se répandait dans ses épaules, descendait dans son dos comme quelque chose qui se dénoue lentement. Puis le bas de son dos — cette pression particulière juste au creux des reins — et son corps s'arqua légèrement sans qu'elle l'ait décidé, ce mouvement réflexe et involontaire qui la rapprochait de lui. Il savait ça. Il le fit délibérément, et elle sentit son sourire dans la façon dont ses lèvres trouvèrent son cou immédiatement après — cette bouche chaude et précise qui connaissait ses endroits sensibles mieux qu'elle-même parfois.

Marco pensait au décompte aussi.

Pas de la même façon. Il pensait à ce qu'il savait et qu'elle ne savait pas — au vote, à la date avancée, aux deux possibilités qui coexistaient dans sa tête depuis des semaines avec la persistance de quelque chose qu'on ne peut pas ignorer. La première : il survivait, il revenait, et elle apprenait ce qu'il avait fait. Et ce qu'elle avait dans les yeux quand elle le regardait maintenant ne serait plus là. La deuxième : il ne revenait pas. Elle apprendrait quand même, mais sans occasion de lui dire au revoir. Quoiqu'il arrive, il lui briserait le cœur d'une manière ou d'une autre.

Ces deux possibilités étaient là, silencieuses, pendant qu'il la tenait contre lui.

Il avait pris une décision à leur sujet — pas de les résoudre, pas de les faire disparaître, mais de décider ce qu'il allait faire avec le temps qui restait. Trois semaines. Il voulait qu'elles soient les meilleures qu'il pouvait lui donner. Parce que si elle devait traverser les mois à venir sans lui — les six mois, puis l'absence de nouvelles, puis un jour la certitude — il voulait qu'elle ait quelque chose de précis à garder. Des souvenirs qui lui appartiendraient vraiment, pas des fragments flous. Des moments complets, bien éclairés, qu'elle pourrait rouvrir quand elle en aurait besoin.

Et s'il revenait vivant du combat, et qu'elle apprenait ce qu'il avait fait, et que leur couple ne survivait pas à ça — ce qu'il considérait comme probable, parce qu'il connaissait Sohalia et il savait ce que cette trahison représentait — alors ces trois semaines seraient les siennes aussi. Ses propres souvenirs à lui. La seule chose qu'il ne pourrait pas perdre dans ce scénario, que personne ne pourrait lui reprendre.

Il ne voulait pas de regret. Il voulait avoir été là entièrement, pour elle et pour lui, chaque jour des trois semaines à venir.

Et c'était précisément pour ça qu'il la tenait comme ça — avec cette attention totale, ce refus de se précipiter, cette façon de tout faire lentement et consciemment comme si chaque geste méritait d'être habité jusqu'au bout.

Il connaissait l'endroit dans son cou juste sous l'oreille qui la faisait fermer les yeux et agripper quelque chose. Il y posa les lèvres — lentement, sans presser, juste la chaleur de sa bouche contre sa peau — et sentit ses doigts se contracter sur son épaule comme prévu, ses ongles qui s'enfonçaient légèrement dans sa peau. Il sourit contre son cou. Il prit sa décision d'arrêter de penser au reste.

Pas ce soir. Ce soir, juste eux.

Ils se déplacèrent vers le lit sans cogner, sans trébucher, les corps qui s'adaptaient l'un à l'autre avec une fluidité acquise au fil des mois, cette chorégraphie silencieuse de gens qui se connaissent dans leurs habitudes et dans leurs corps. Elle s'assit sur le bord et le regarda avec ce sourire qu'elle avait parfois — celui qui était à la fois pleinement conscient de lui et pleinement conscient d'elle-même, ce sourire qui ne cherchait pas à être charmant et l'était quand même — et quelque chose dans ce regard lui noua légèrement la gorge.

Elle l'attira par la nuque et l'embrassa à nouveau, plus profondément cette fois, sans se presser, leurs langues dansant ensemble. Ses doigts trouvèrent sa ceinture avec la dextérité des gestes devenus réflexes — elle n'avait plus besoin de regarder, ses doigts savaient. Il fit de même avec elle, patient, méthodique, défaisant chaque attache sans jamais se précipiter, et cette lenteur délibérée lui était insupportable de la meilleure façon — cette façon qu'avait l'attente de rendre chaque contact plus net, plus aigu, comme si le corps enregistrerait davantage quand on lui laissait le temps de le faire.

Quand le dernier tissu céda, elle prit une demi-seconde juste pour le regarder — la lumière de la lampe sur sa peau, le tatouage, ses épaules, ce visage qu'elle aimait dans ce moment précis, dans cet éclairage-là. Elle grava cette image précisément, consciemment, comme on prend une photo avec les yeux. Dans trois semaines, elle aurait besoin de ça.

Il le vit. Il ne dit rien.

Il la renversa doucement contre le lit — le contact du matelas dans son dos, la chaleur de son poids au-dessus d'elle, son torse contre le sien.

Sa bouche descendit dans son cou d'abord, le long de sa clavicule, avec cette lenteur qui semblait avoir tout son temps du monde. Il connaissait les endroits qui la faisaient retenir sa respiration. Le creux de sa gorge. La courbe de son épaule. Et plus bas — il prit son temps, ses lèvres chaudes et précises sur sa peau, et quand il arriva à ses seins sa langue tournoya lentement autour de ses tétons dressés, une pression douce et insistante qui lui arracha un soupir long et involontaire, ses doigts qui plongèrent dans ses cheveux pour le garder là une

seconde de plus, les hanches qui se soulevèrent légèrement sans qu'elle s'en rende compte. Il prit son temps là aussi — assez longtemps pour qu'elle commence à avoir du mal à garder une respiration régulière — avant de poursuivre sa descente.

Sa paume se posa à plat sur son ventre, chauffant la peau à mesure qu'elle glissait vers le bas, lente et délibérée. Sa respiration changea — ce changement involontaire qu'elle ne contrôlait pas, ce rythme qui s'accélérait, cette légère tension dans tout le corps qui anticipait. Il s'arrêta juste là où elle s'y attendait, juste assez longtemps pour qu'elle prononce son nom à mi-voix — ce son qui lui échappa avant qu'elle ait pu le retenir — et reprit sa descente. Ses doigts la trouvèrent, et elle laissa échapper un gémissement dans sa gorge, les yeux fermés, les doigts serrés dans les draps.

Il était minutieux. Précis. Il savait exactement ce qu'il faisait et il prenait le temps de le faire bien, avec cette attention totale qui la rendait folle, qui faisait que chaque sensation arrivait amplifiée, nette, impossible à ignorer. Elle sentait la chaleur monter par vagues successives, cette accumulation qui ne redescendait pas vraiment entre deux, qui s'ajoutait à la précédente et à la suivante jusqu'à ce que résister soit presque difficile.

Ses mains à elle n'étaient pas inactives. Elle connaissait ses épaules par cœur — la façon dont les muscles se tendaient quand elle passait les ongles le long de son dos, ce frémissement sous la peau. La légère pression de ses doigts dans ses cheveux qui lui faisait approfondir le baiser instinctivement. L'endroit précis à la naissance de sa nuque où un baiser appuyé le faisait fermer brièvement les yeux. Elle descendit la main sur son torse, son ventre, trouva son membre dressé et commença — lentement, du bout d'un doigt d'abord, traçant la longueur, puis sa paume qui se referma et entama un mouvement de va-et-vient lent et régulier, cette même lenteur qu'il lui opposait, cette même façon de dire *je peux jouer à ça aussi, et tu sais que j'y suis aussi à l'aise que toi*.

Elle entendit sa respiration changer — ce changement précis qu'elle connaissait, ce passage du contrôle à un début d'abandon total, quelque chose de plus brut et de plus immédiat, et qui lui donnait une satisfaction profonde et légèrement possessive chaque fois. Elle sentit ses mains se resserrer sur ses hanches — cette poigne involontaire, ferme et précise — qui était sa façon de dire *continue*. Elle continua.

La main du phénix attrapa la sienne doucement, l'interrompit, et porta sa paume à ses lèvres — un baiser au creux, chaud et lent, ses lèvres sur sa peau, et ce geste précis fit s'emballer son cœur dans poitrine qui n'était pas uniquement du désir.

Il la fit se retourner avec une douceur ferme. Ses lèvres reprirent leur chemin dans son dos, descendant vertèbre par vertèbre pendant que ses mains remontaient sur ses flancs, et elle enfouit le visage dans l'oreiller, les doigts serrés dans le tissu froissé, laissant échapper un son long qu'elle ne chercha pas à retenir. Elle l'entendit souffler contre sa peau — chaud, lent, concentré — cette attention totale qu'il lui portait et qu'elle ressentait dans chaque geste, dans chaque centimètre de contact.

Ses mains revinrent sur ses hanches. Elle comprit l'invitation et se redressa.

Dès qu'elle fut dans cette position, il caressa l'intérieur de ses cuisses de la pulpe de ses doigts, lentement, frôlant ses lèvres avant de revenir exercer une pression douce et précise sur son clitoris. Elle frissonna, un gémissement bas et involontaire, les cuisses qui voulaient se fermer sur sa main et qu'elle força à rester ouvertes. Il reprit ce massage lent et régulier, et elle perdit le fil de ce qu'elle pensait.

Elle bougea pour coller son dos contre son torse, sentit sa chaleur dans tout son dos, la bouche du phénix fut immédiatement dans sa nuque. Sa main remonta — frôla son ventre, s'y attarda une seconde, chaleur sur chaleur — avant de revenir se perdre là où il avait commencé, reprenant le même rythme patient qui lui ôtait toute pensée cohérente. Elle laissa la tête tomber en arrière contre son épaule. Elle porta sa main en arrière jusqu'à sa nuque, l'attira vers elle pour l'embrasser par-dessus son épaule — un baiser maladroit dans l'angle, urgent malgré ça, parce qu'elle avait besoin de ça aussi, de sa bouche, de lui entier.

Elle glissa la main entre eux et reprit son membre dans sa paume. Il plongea le visage dans sa nuque, ses dents légèrement contre sa peau, et commença à la dévorer — et elle sentit dans sa façon de la tenir que leur jeu patient avait des limites.

Après quelques minutes de tentations mutuelles et délibérées, la Shizen perdit patience. Elle n'en pouvait plus de ce petit jeu — bien plaisant au demeurant, délicieux même, mais elle avait besoin de plus, besoin de lui vraiment, de tout. Elle se retourna et le poussa contre le matelas d'une main ferme sur son torse. Il obéit — il s'allongea sur le dos sans la lâcher des yeux, avec ce léger sourire coquin qu'elle s'empressa de mordiller après s'être installée à califourchon sur lui, ses cuisses de chaque côté de ses hanches, son poids sur lui.

Ses longs cheveux blonds tombèrent en rideau autour d'eux, les encadrant dans ce cercle de lumière dorée. Du bout de sa langue, elle lécha son lobe d'oreille — lentement, délibérément — et souffla doucement dans le silence :

« Tu es si beau comme ça, sous moi. »

Il eut un sourire en coin — ce sourire qu'elle aimait, taquin et sincère à la fois — tandis que ses mains descendaient le long de son dos et se mirent à malaxer ses fesses avec une assurance désinvolte qui lui tira un rire bas. Elle se redressa, le fixa droit dans les yeux — ces yeux qu'elle aimait, qui la regardaient vraiment, entièrement, sans rien d'autre derrière — et, lentement, prit son membre et se laissa glisser dessus.

Elle laissa échapper un long soupir, lent et profond, qui s'évanouit dans le silence de la chambre.

*Enfin.*

Ce qui suivit fut une conversation sans mots. Elle qui savait exactement comment changer d'angle pour le sentir perdre momentanément sa patience — ce changement dans sa respiration, cette tension qui prenait ses épaules, ce regard qui devenait plus sombre. Lui qui savait exactement où poser les mains sur elle, l'angle de ses paumes sur ses hanches, pour qu'elle

oublie ce qu'elle était en train de faire et ne pense plus qu'à ça. Les deux qui connaissaient les seuils de l'autre par cœur et choisissaient délibérément de ne pas les franchir trop vite, parce que prendre le temps était une façon de dire *je veux encore, je veux encore, je veux encore*.

Elle avait les mains à plat sur sa poitrine, les paumes sentant son cœur battre dessous — ce détail, ce vivant sous ses mains — et les yeux ouverts sur lui. Son visage détendu, ce sourire aux lèvres, ses yeux qui la regardaient avec une intensité entière, comme si rien d'autre n'existait que cette chambre et cette nuit et elle. Elle pensa qu'elle voulait graver ce moment. Cette image précise. Elle ne s'en lassait pas. Elle en voulait plus. Elle appuya un peu plus les paumes contre sa poitrine, sentit son cœur battre dessous, et quelque chose dans ce détail — ce cœur qui battait, cette chaleur, ce vivant — lui serra la gorge d'une façon qu'elle ne chercha pas à expliquer.

À un moment, il prononça son nom à voix basse.

*Sohalia.*

Pas crié, pas dit — murmuré, avec cette façon révérencieuse de quelqu'un qui dit quelque chose qu'il a besoin de dire, pas pour qu'elle réponde, juste parce que ne pas le dire aurait été faux.

Ce fut la chose la plus précieuse de toute la nuit.

Le simple chuchotement de son prénom la fit basculer. Elle se tendit sur lui, rejeta la tête en arrière, les yeux fermés, et le son qui sortit d'elle n'avait rien de retenu. Marco reprit le rythme qu'elle avait imposé, la dévorant des yeux pendant qu'elle tremblait légèrement, les mains qui la tenaient fermement, avant de la rejoindre à son tour — un souffle court, ses mains qui se resserraient sur elle, son front qui tombait contre son épaule.

Après, dans la chaleur tranquille qui restait, elle pressa son visage contre son épaule et laissa sa respiration se calmer progressivement contre la sienne. La sueur qui refroidissait lentement sur leur peau. La lumière de la lampe qui finissait de mourir, les ombres orangées qui s'éteignaient par degrés. La fenêtre laissait entrer le bruit lointain du port, une chanson chantée faux avec conviction quelque part dans une taverne, la mer qui continuait son bruit régulier et indifférent à tout le reste.

Le décompte continuait. Vingt jours restants.

Elle resserra légèrement les bras autour de lui et ne dit rien.

L'atelier de Diego était reconnaissable à son enseigne en bois sculpté et à l'odeur qui précédait la porte de plusieurs mètres — cire chaude, fumée de fourneau, quelque chose de légèrement sucré et de métallique qui n'appartenait qu'à cet endroit. La chaleur s'échappait par les fenêtres ouvertes en vagues sèches.

Marco avait proposé l'atelier avec une désinvolture dont la Shizen nota, rétrospectivement,

qu'elle était légèrement trop soigneusement placée dans la conversation. Elle n'y avait pas fait attention sur le moment, trop heureuse d'y aller.

Diego l'attendait debout près d'un établi, les mains couvertes de cire séchée. Un homme de soixante ans passés, cheveux gris attachés lâchement, épaules courbées par des décennies de travail, et des yeux qui regardaient les gens comme des volumes à comprendre avant de les reproduire.

Il la regarda quelques secondes sans parler.

« La petite Sohalia. » Sa voix avait cette douceur particulière — pas de la nostalgie, quelque chose de plus proche du soulagement. « La dernière fois que je t'ai vue, tu m'arrivais au ventre et tu promettais de devenir la pirate la plus redoutable du Nouveau Monde. »

La gorge de la Shizen se serra.

« J'avais sept ans. »

« Sept ans et une conviction absolue. » Il esquissa un sourire. « J'ai lu les journaux quand les avis de recherche ont recommencé à circuler. »

Il laissa le reste dans le silence — les années manquantes, tout ce qui s'était passé entre les deux, tout ce qu'on ne résumait pas en deux phrases. La Shizen hochait la tête, incapable d'autre chose.

Diego s'essuya les mains sur son tablier.

« Entre. »

Elle entra.

Et s'arrêta.

La grande salle était exactement comme dans ses souvenirs — la hauteur de plafond, la lumière oblique des fenêtres hautes, les statues disposées en foule figée. Mais elle ne vit pas ça en premier. Ce qu'elle vit, ce furent les commandants. Tous. Dans cette pièce.

Un battement. Le sens qui s'assemble trop lentement.

Mais avant qu'elle ne comprenne complètement, ses yeux s'étaient déjà déplacés vers les statues.

Ace était là.

Diego l'avait capturé debout, ce sourire en coin légèrement narquois, ce regard direct qui ne doutait jamais de rien. C'était son visage d'avant — pas celui qu'elle avait vu à Marineford, pas

ce visage-là. La Shizen s'approcha lentement, sans tout à fait décider de le faire. Elle s'arrêta à un mètre et resta là, les bras légèrement croisés sur son ventre, les yeux sur les traits en cire. Elle aurait voulu lui dire quelque chose. Elle ne savait pas quoi exactement, et peut-être que ce n'était pas grave, mais elle resta là quand même encore une seconde. Puis elle posa deux doigts sur son bras de cire, très brièvement, et passa.

Barbe Blanche.

Diego l'avait représenté assis, les mains posées sur les cuisses, avec sur le visage cette expression douce qu'il avait parfois tard dans les fêtes quand il pensait que personne ne le regardait vraiment. Pas la posture de commandement. Pas la puissance. La Shizen inclina légèrement la tête. Elle ne s'y attendait pas — cette version-là de lui, cette douceur ordinaire capturée dans la cire — et quelque chose dans sa poitrine se contracta doucement, pas de douleur, juste du poids. Elle resta devant cette statue plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu.

Et Thatch.

Diego avait choisi le bon sourire. Pas celui de façade — l'autre, celui qui venait de plus loin, qui n'était pas entièrement heureux mais qui était entièrement honnête. La Shizen reconnut ce sourire immédiatement, dans son corps avant dans sa tête, et ses épaules descendirent d'un cran.

Des pas discrets à côté d'elle.

Ritsu s'était approchée sans bruit, les yeux sur la même statue. Elle se tenait les bras le long du corps, très droite, et regardait avec cette attention totale et silencieuse qu'elle avait pour les choses importantes.

Elles restèrent côte à côte. Aucune des deux ne parla. Aucune n'en avait besoin — elles étaient là, devant ce sourire en cire qui était exactement le sien, et c'était suffisant.

Ce fut Sohalia qui, la première, releva les yeux.

Et c'est là qu'elle vit vraiment la salle — les commandants qui attendaient, les expressions qui essayaient d'être neutres et n'y arrivaient pas tout à fait. Jozu qui regardait ailleurs avec un effort un peu trop visible. Haruta qui se mordait l'intérieur de la joue. Izo, les bras croisés, qui fixait un point sur le mur.

Marco s'approcha.

« Tous les commandants en ont une. » Il dit ça simplement. « À ton tour. »

La Shizen le regarda. Puis la salle. Puis Diego dans son coin, patient, qui attendait. Ses yeux piquaient. Sa gorge était serrée d'une façon qu'elle ne chercha pas à déloger. Elle serra les mains l'une contre l'autre — ce geste petit et involontaire — et hochait la tête, parce qu'elle n'avait pas de mots.

Diego s'approcha, en fit lentement le tour, yeux professionnels.

« Comment tu veux être représentée ? »

Elle réfléchit une seconde.

« Je ne sais pas. »

« Bien, » dit-il. « Les meilleures réponses. »

Il alla chercher son matériel. Les commandants prirent immédiatement possession du problème.

« Ailes déployées, » proposa Haruta.

« Elle peut pas tenir ça deux heures, » dit Vista.

« Hallebarde levée, » dit Jozu.

« Diego a besoin qu'elle soit immobile. »

« Exactement comme ça, là, maintenant, » lança Izo. « Ne bouge plus. »

La Shizen se figea instinctivement. Des rires éclatèrent — elle avait une expression parfaitement ordinaire et légèrement désorientée.

Les tentatives commencèrent dans la minute. Haruta improvisa une histoire censée être terrifiante à voix haute. Blamenco approcha quelque chose de très chaud près de son bras sans la toucher. Namur mima quelque chose d'incompréhensible qui fit pouffer Aki derrière lui.

Puis le registre changea.

« Il paraît que t'as testé les limites de tes ailes ce matin, » lança Rakuyo depuis son coin, d'un ton faussement informatif. « Marco aussi il testait ses limites hier soir, d'après ce que j'ai entendu. »

Des rires. La Shizen ne cilla pas — mais ses oreilles virèrent légèrement au rose.

« Attention, » dit Haruta avec un sérieux d'expert, « si Diego capture cette expression-là, c'est un chef-d'œuvre. »

Diego, sans lever les yeux de son matériel :

« Si vous ne la faites pas rougir je travaille mieux. »

« Trop tard, » annonça Jozu, impassible, en regardant les oreilles de Sohalia.

« C'est pas de la pudeur, » dit Izo depuis le mur où il s'était adossé, les bras croisés, avec ce sérieux des grandes occasions. « C'est une réaction thermique. L'atelier est chaud. »

« C'est vrai, » dit la Shizen entre ses dents, les yeux toujours droit devant.

« Bien sûr, » dit Vista, qui n'en croyait pas un mot.

Haruta se pencha vers Namur avec un chuchotement conçu pour couvrir toute la pièce.

« Tu crois qu'il l'a regardée comme ça toute la nuit aussi ? »

« Haruta, » dit Diego d'une voix qui ne souffrait pas de discussion, sans lever les yeux. « Dehors ou silence. »

Haruta se redressa avec la dignité d'un homme injustement sanctionné.

Marco, lui, ne tentait rien. Il s'était mis légèrement à l'écart, les bras croisés, et regardait la Shizen avec ce sourire tranquille d'un homme parfaitement à l'aise avec la situation. Pas le regard de commandant — quelque chose de plus détendu, de plus personnel, et de suffisamment visible pour que Rakuyo dise à mi-voix :

« Il assume complètement. »

« Il a toujours assumé, » dit Izo. « C'est vous qui mettez du temps. »

La Shizen prit une inspiration très lente et très contrôlée, les yeux fixés au mur du fond.

« Je suis toujours là, » dit Diego, avec la résignation d'un homme qui avait passé sa vie à sculpter des pirates. « Et j'ai besoin qu'elle reste immobile. »

Le silence revint, entrecoupé de quelques rires étouffés.

La Shizen tint. Les épaules détendues, les oreilles encore légèrement roses, les yeux légèrement plissés dans la lumière oblique. Stable — la stabilité de quelqu'un qui peut rester immobile même quand ses frères font de leur mieux pour l'en empêcher.

Diego travailla longtemps. La salle finit par trouver un rythme — des conversations à mi-voix, des gens qui allaient et venaient entre les statues. La chaleur du fourneau était constante, l'odeur de cire chaude omniprésente.

Puis Diego recula d'un pas et inclina la tête.

Il n'avait choisi ni la reine, ni la commandante, ni la guerrière aux ailes déployées. Il avait choisi ces deux secondes précises où quelqu'un vient d'entendre quelque chose de drôle et n'a pas encore décidé si ça valait un rire — quand le visage montre exactement ce qu'il pense avant d'avoir eu le temps de filtrer.

La Shizen s'approcha de la statue et la regarda.

Ce visage qu'elle reconnut sans pouvoir expliquer pourquoi — pas parce qu'il ressemblait à un moment précis, mais parce qu'il ressemblait à elle quand elle ne pensait pas à ressembler à quelque chose. Elle porta une main à sa bouche un instant, involontairement. Derrière elle, personne ne parla.

Dans la salle, un silence différent des précédents s'installa — le silence des gens qui ont fait quelque chose de juste et n'ont pas besoin de le commenter.

Le banquet du soir était dans la grande salle de la taverne du port — bruyant, chaud, débordant de conversations croisées et de verres qui se heurtaient dans des chocs satisfaisants. La Shizen était au centre, comme toujours lors des célébrations, et cette fois c'était pour elle.

Pas pour une victoire. Pas pour un retour d'une mission difficile. Pas pour un anniversaire partagé avec cinquante autres noms. Juste pour elle, parce qu'elle était là et qu'ils voulaient le marquer.

Elle reçut les toasts en souriant, les accolades en les rendant, rit aux bons moments et aux mauvais. Elle était sincère — elle était heureuse d'être là, heureuse de les voir. Mais quelque chose dans la façon dont ils la regardaient ce soir lui faisait quelque chose d'inconfortable, cette façon d'être l'objet de l'attention sans avoir rien fait pour la mériter. Elle ne savait pas où mettre ses mains. Elle buvait plus que nécessaire pour avoir quelque chose à tenir.

À un moment, entre deux conversations, elle balaya la salle du regard.

Ritsu était un peu à l'écart, dans l'angle que créait une colonne et le mur, sa tasse de thé à deux mains. Elle n'était pas absente — elle regardait les gens autour d'elle, répondait quand on lui parlait — mais il y avait dans sa posture cette légère contraction de quelqu'un dont l'esprit était ailleurs en partie.

La Shizen prit son verre et alla la rejoindre.

Elle s'assit à côté d'elle sans cérémonie, les coudes sur la table, et regarda le banquet de là où Ritsu le regardait — l'angle différent, le bruit un peu plus lointain depuis ce coin.

« Tu étais dans la salle avant moi, » dit-elle après un moment.

Ce n'était pas une question.

Ritsu confirma d'un léger signe de tête.

« La statue de Thatch. » La Shizen posa son verre. « Comment tu as géré ça ? »

Ritsu resta silencieuse quelques secondes. Elle regardait sa tasse, ou peut-être quelque chose

au-delà. Puis elle dit, à voix basse :

« J'avais peur que mes souvenirs soient inexacts. Que le temps les ait déformés. » Elle marqua une pause. « Ils ne l'étaient pas. »

La Shizen hocha la tête lentement.

« Diego a choisi le bon sourire, » dit-elle.

« Oui. »

Ritsu releva les yeux vers le banquet.

Haruta venait de renverser quelque chose, et les rires éclatèrent à l'autre bout de la table.

« C'était pire et mieux que ce que j'avais imaginé. Pire parce que c'était lui, vraiment lui, et qu'il n'était pas là. Mieux parce que... » Elle s'arrêta, chercha. « Parce que quelqu'un d'autre le voyait aussi. Et le voyait juste. »

La Shizen ne dit rien. Elle comprenait ça — la façon dont un deuil change de consistance quand quelqu'un d'autre nomme la même chose que vous.

Ritsu prit une gorgée de thé.

« Et toi. Devant la sienne. »

La Shizen réfléchit.

« J'ai voulu lui dire quelque chose. Je savais pas quoi. »

« C'est souvent comme ça. »

« Il aurait su quoi dire, lui. »

Ritsu esquissa un sourire — bref, vrai, celui qu'elle réservait aux choses qui faisaient mal et qu'on reconnaissait quand même.

« Oui. Il aurait su. »

Elles restèrent là un moment, côte à côte dans le bruit du banquet, sans avoir besoin de continuer.

C'est Marco qui trouva la Shizen dans cet angle-là, un peu plus tard. Il posa une main sur son épaule, se pencha légèrement.

« Quelque chose qui ne va pas ? »



« Non. » Elle leva les yeux vers lui. « Je sais pas quoi faire de quelqu'un qui célèbre pour moi sans raison précise. »

Il resta silencieux une seconde.

« La raison précise, c'est que tu es là. »

Simple. Exact. Elle le regarda une seconde — juste une — puis hocha la tête et se retourna vers la table.

Le banquet continua. La salle était chaude, les voix montaient, quelqu'un chantait quelque chose de faux avec beaucoup de conviction. La Shizen posa son coude sur la table et son menton dans sa paume et regarda ses frères.

À côté d'elle, Ritsu tenait sa tasse de thé à deux mains et regardait quelque chose que personne d'autre ne voyait.

— À suivre —

**Publié : 23/03/2026**

*Merci d'avoir lu !*

*J'ai très hâte de savoir ce que vous avez pensé du chapitre. ?*

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.  
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés*